

BRUISSEMENT

N°3 JUIN 2024

des

Si l'on se laisse prendre par les vapeurs qui s'élèvent des urnes, le désespoir pourrait nous prendre et parler du cartel nous apparaîtrait bien futile.

C

Certes la psychanalyse n'effacera pas le Malaise dans la civilisation mais les exemples de Freud et Lacan nous orientent vers une voie qui n'est pas de haine ni de renoncement.

A

Le cartel peut sembler bien modeste mais n'est-il pas une façon inédite de faire groupe. Un groupe qui ne se courbe pas sous le joug d'un maître. La façon de faire groupe du cartel a pu être assimilée au nouage borroméen où il suffit du départ d'un seul pour que tous soient séparés. Disons que le cartel tisse du lien.

R

Ce lien qu'apporte le cartel, il me plaît de le rapprocher de la définition que donne Celan du poème : « Je ne vois pas de différence de principe entre une poignée de main et un poème » (Lettre à Hans Bender). Le cartel travaille le lien social, mais il est aussi rapport au savoir. Mais un savoir qui n'est pas savoir de Maître ou érudition universitaire. Un savoir que le discours analytique écrit en place de vérité, ne faisant pas lien avec les SI.

T

Encore une fois, osons le rapprochement avec « la parole silencieée » du poème Argumentum e silentio de Paul Celan. La parole « silencieée » ce serait une parole qui se fait humble devant ce qu'elle rate à signifier. Ce n'est pas une transcription de la réalité, mais c'est une parole qui fait la part à ce qui n'est pas de l'ordre des mots. Là, au-delà des mots, mais pas sans eux, je peux atteindre quelque chose de mon être, de mon être toujours raté.

E

Justement, après la pause estivale, c'est le savoir, encore, qui nous réunira à l'occasion des 60 ans de la création de l'Ecole de Lacan. « Penser le cartel : un vecteur du savoir dans l'Ecole », ce sera le 28 septembre. Dans plusieurs lieux, les cartélisants témoigneront, exposeront leurs travaux, entreront en dialogue.

L

Pour l'instant, Le Bruissement des Cartels en arrive à son numéro 3. On pourra y lire les interventions de Jacques Tréhot, Muriel Sacchelli et Jacqueline Belda, pétales détachés des travaux, au sein de notre Ecole, sur l'angoisse.

S

Bonne lecture.

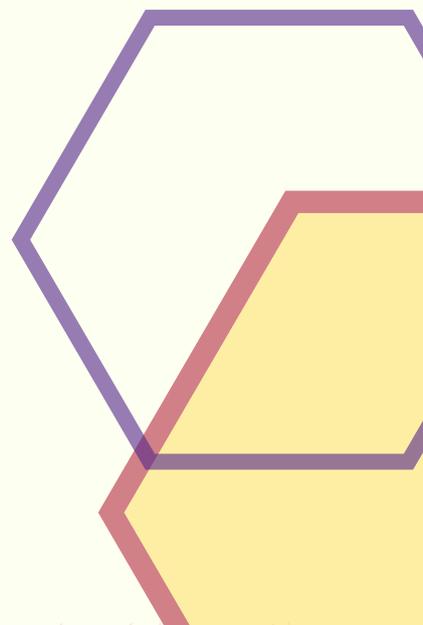
Christophe Fauré

JOURNÉE DES CARTELS de l'EPFCL-FRANCE

SAMEDI 28 SEPTEMBRE

PENSER LE CARTEL: UN VECTEUR DU SAVOIR DANS L'ÉCOLE

**AJACCIO
BORDEAUX
LE PUY-EN-VELAY
TOULOUSE
PARIS**



JACQUES TREHOT: PROCRASTINATION MALFAÇON DE LA PULSION(DE MORT)?

La procrastination serait- elle une des meilleures «EFFaçons» de camoufler momentanément la seule certitude qui soit, l'«affreuse certitude»[1] de mourir un jour ou l'autre (castration suprême)? Le sujet ne «doit-il pas une mort à la nature», selon la citation shakespearienne de Freud in Lettres à Fliess [2]. Notons au passage que Freud a substitué le mot *nature* au lieu de *dieu* dans le texte anglais.

Procrastination, une façon de se réfugier, de se calfeutrer dans une pseudo certitude factice qui laisserait croire à une chance d'y échapper? Ceci est tout à fait cohérent avec la vénération universelle que les religions cultivent pour l'immortalité, cette idée d'une vie éternelle, pourtant si peu avérée, mais officiellement fantasmée et affirmée sans vergogne et sans rire...Car en fait, en vrai, il est bien difficile de nier le réel de cette mort, réel qui surgit à l'improviste, par hasard, à l'instar de l'amour (*amor*). La mort conclut cette part de vie (*moira* en grec), attribuée dès la naissance par les Parques (latines), les Moires (grecques). Nul ne peut rien dire de sa propre mort, puisque nul n'y sera plus... Autrement dit croire à l'immortalité est une façon de trahir le réel, cet impossible «inavalable», soit impossible à avaliser de plein gré? Seuls nos proches pourront témoigner de notre fin «dernière» -pléonasme qu'il faudrait remplacer par fin «première», puisqu'unique, un hapax!-

Le procrastinateur n'a pas de doute sur ce qu'il a à faire, il le sait très bien mais ne le fait pas, pourquoi? Est-ce une inhibition qui s'impose, ou que le sujet s'inflige à lui-même à son insu ou de son plein gré?... Alors c'est un acte manqué diaboliquement réussi, c'est-à-dire non symbolisé, qui se répète à l'envi! Effort pour repousser la fatale échéance!

Est-ce une tension, un désir de «rétention» [3] vitale, jouissive, obsessionnelle, «préconsciente», pour freiner l'inflexible destination eschatologique, avant de lâcher son vent, ses bombes? A retardement, toujours en retard, trop tard avec ses dégâts collatéraux!

Ou bien s'agit-il de se faire passer pour l'innocent, blanc comme neige, sans faute, qu'il n'est pas, «innocent aux mains pleines» dit-on [mais on ne dit pas de quoi!...]? La faute étant imputée, projetée sur l'Autre.

Oedipe ne sait pas qu'il est coupable (sauf à la fin) ... coupable d'être, coupable d'exister, coupable de meurtre, coupable d'inceste ... *Mè phunai ton apanta nika logon...* (Ne pas naître vainc la parole *logos* en toutes choses) La parole ne serait- elle que succédané, «cachet» de vie?

Hamlet sait qu'il est coupable d'exister (Être ou ne pas être...) d'où son penchant à tergiverser, à procrastiner devant l'acte de vengeance comme revanche, exigé par le fantôme de son père... [4]

L'angoisse, dit-on, n'est «pas sans» objet, Cette assertion n'est ni plus ni moins une litote (sur le mode «va, je ne te hais point», «c'est pas mal!») et elle surligne, de fait, le manque d'objet concret.

Lors des premières érections chez Hans - je dis bien «des», non pas «ses» érections, car elles ne lui appartiennent pas, elle sont phylogénétiques, en vue de la perpétuation de l'espèce! C'est l'ajout d'un signifiant «cheval» qui va, chez lui, faire phobie. Dans un premier temps, cette phobie protège Hans de l'angoisse, provoquée par l'absence du manque. Ce manque est pourtant vital pour l'humain, une absence qui «sidère» le désir, de façon anagrammatique. Il s'agit alors pour Hans de substituer au cheval d'angoisse d'autres signifiants plus apaisants, plus «équanimés».

Mais comment susciter cette substitution? En faisant parler l'angoisse. En fait c'est le sujet qui parle et s'il fait le choix éthique de ne pas chercher à la colmater, l'angoisse peut à l'occasion, avec son consentement, le faire parler! Mais pas n'importe comment mais selon la règle fondamentale de la psychanalyse. La règle fondamentale dite d'association libre, on le sait, est en réalité une règle d'«association contrainte», puisque l'analysant est non seulement invité mais a l'obligation de dire ce qui lui vient, même si c'est banal ou inconvenant. Il s'agit pour l'analyste d'être attentif à tout ce qui lui « tombe» [*einfallen*] dessus comme idées incidentes, une véritable pluie d'associations.

Ces associations affectent notre corps en quelque partie que ce soit. Cette règle fondamentale use du signifiant, afin de débouter toute religion, toute détermination fictive de jouissance, telle harmonie - sexuelle ou non-, la vie éternelle, les mille et une vierges d'«incertain» paradis!

Mais il faut prendre le temps de comprendre (cf Temps logique in Écrits). C'est faire sien le constat qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui tienne et puisse s'écrire. La procrastination pourrait-elle obérer ce «temps de comprendre»? «Encore un instant, je vous prie, Mr le bourreau» aurait dit Jeanne du Barry, dernière maîtresse du roi Louis XV, sur l'échafaud, le 8 décembre 1793. Ce temps pour comprendre qu'au bout du «compte», au bout du «conte», au terme de la fable des fantômes, des histoires qu'on se ra-conte- le temps pour comprendre qu'au final tout sujet est, de structure, soumis à la castration et au manque de l'Autre, bien qu'il tente de s'en défendre, mais n'en puisse mais!

La procrastination ne serait- elle qu'une forme de réintroduction du doute en la foi dans un Autre que le sujet imagine sans faille. Ce que le «Canard enchaîné» ne se fait pas faute de dénoncer, semaine après semaine, comme injustice qui ne dit pas son nom. Un Autre idéalisé, plus ou moins désincarné, surmoïque, prétendument garant de la vérité, garant mensonger puisque cette «affreuse certitude» «naît» qu'allusion à la mort. Donc un rejet de la castration symbolique. Celle-ci pourtant, charitablement, s'impose réellement à tous!

Un «pas de doute» équivoque qui peut signifier soit qu'un pas en avant se fait vers l'inéluctable, soit qu'il n'y a aucun doute sur la castration. Autrement dit un transfert du «sans aucun doute» de l'angoisse -qui ne trompe pas- vers une sorte de «passage à l'acte» de l'entreprise humaine, dans une certitude anticipée (cf. Temps logique). Ceci évoque une autre acception du «sans doute», expression couramment utilisée comme litote, euphémisme ou dénégation, cela pour, en vérité, dire, avouer sans le savoir, que précisément il y a doute sur l'authenticité d'un fait d'abord rapporté comme indéniable.

En faisant semblant de se contenter, de se leurrer sur la possibilité de l'improbable «résurrection»... Cet usage ne rejoint-il pas le «certainement» qui connote parfois (selon l'intonation) une «in-certaine» certitude explétive, c'est-à-dire une assertion précisément «incertaine», comme on dit «au bénéfice du doute!».

Tant qu'on doute -doute cartésien, créateur d'invention- on n'est pas déjà, pas encore mort -le «cormouran» déploie ses ailes pour se sécher- c'est qu'on est bien en vie, même si, au bout du «conte», nous ne sommes qu'en sursis [sursis pourrait se dire en grec *anabolè* qu'on peut traduire par prélude, délai, attitude dilatoire].

[1] Lacan J., *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p.92

[2] Freud S., *Lettres à Wilhelm Fließ 1887-1904*, Lettre 191 du 6 février 1899, Œuvres complètes, p. 437,

[3] Lacan J., *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, op.cit., p.202,349,365

[4] Lacan J., *Le séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p.293

MURIEL SACHELLI: L'ANGOISSE DANS LA PSYCHOSE

Journée L'angoisse, Comment la faire parler ? Millau 2 mars 2024

C'est à partir de notre lecture en cartel du Séminaire X, *L'angoisse*, qu'après avoir tenté de restituer quelques avancées lacaniennes autour de la question de l'angoisse et de son statut, nous interrogerons le fait de savoir si ces élaborations, établies à partir de la névrose, concernent la psychose, et ce qui spécifie l'angoisse dans la psychose.

S'inscrivant dans un retour à Freud à une époque où l'on assistait à un dévoiement des concepts analytiques par l'ego-psychology, la démarche lacanienne consiste à s'étayer des travaux de Freud avant que de les dépasser : ses élaborations eu égard à la question de l'angoisse ne dérogent pas à cette logique.

Si Lacan commence par reprendre à son compte dans un premier temps que l'on pourrait qualifier de phénoménologique, la question de l'angoisse telle que Freud l'a élaborée sur le registre de l'affect « accessible au commun », du ressenti, celle dont on est troublé, par laquelle l'on se trouve désorienté, à moins que ce ne soit de se sentir désorienté que l'on s'angoisse, il ne le développe, ni ne s'y arrête. Il ne l'invalide pas pour autant : laissant de côté cette approche, il se lance dans une approche structurale afin de resituer l'angoisse, de cerner sa fonction. Il lui attribue une place nodale, posant d'emblée, que cela va permettre d'articuler entre eux les concepts travaillés lors des précédents séminaires, notamment le désir.

Lacan l'avance : contrairement au distinguo couramment opéré selon lequel l'angoisse diffère de la peur en ce que cette dernière a un objet qu'il est loisible de repérer, l'angoisse n'est « pas sans objet ». Il rend compte de la singularité de l'affect d'angoisse, soulignant que ce qui la caractérise, la distinguant de la peur, c'est que le sujet y est concerné en propre, et non, comme on le pense communément, le fait qu'elle n'ait pas d'objet.

Donnant cette indication, il choisit d'user d'une formule particulière : cette énonciation, pas sans, lui permet de mieux signifier que l'objet dont il s'agit n'est pas un objet appartenant au monde des objets communs, qui leur serait homologue. Lors que les autres objets sont modelés sur l'image - l'image spéculaire étant le prototype du monde des objets, le monde étant fait d'objets dont le prototype est notre propre image -, l'angoisse fait, quant à elle, signe d'un objet différent, objet particulier qu'il nommera objet *a*.

L'objet *a*, dont Lacan a pu dire qu'il constituait sa seule invention, naît pour ainsi dire de l'opération de subjectivation dont il est le reste. Au moment de la constitution du sujet, laquelle s'opère par la morsure du langage sur le corps, tout n'est pas symbolisable, il y a un reste qui n'est pas signifiant. Si la coupure sépare, cette séparation produit un reste qui se caractérise précisément de n'être pas signifiable.

L'angoisse constitue la voie d'accès à l'objet *a*, reste irréductible à la symbolisation. Autrement dit, si l'angoisse comme telle, n'est pas signifiante, elle est voie d'accès au reste qui n'est pas signifiant. Aussi, donne-t-elle une prise sur le réel, soit ce qui n'est pas symbolisable : elle constitue une voie qui vise le réel, en utilisant pour ce faire autre chose que le signifiant. Elle « vient à ce point comme dernier rempart devant le réel »[1] constituant à ce titre une indication précieuse dans le travail thérapeutique car elle vient alerter le clinicien que l'on se trouve à proximité de l'objet *a*, de l'émergence de ce réel, point du manque qui ne passe pas par le symbolique.

Là où Freud élaborait l'angoisse sur le registre de l'affect, Lacan la saisit comme un moment logique. Après un détour par la phénoménologie de l'affect, à ce qu'il en est de son éprouvé, il nous donne à entendre que sa véritable fonction pour le clinicien est ailleurs, nous fait accéder au statut qu'il lui donne : sa fonction essentielle réside dans sa liaison au réel. Là où Freud posait que « l'angoisse est la réaction, réaction signal à la perte d'un objet », Lacan vient préciser qu'elle « n'est pas signe d'un manque mais signe d'un manque d'appui du manque. C'est ce manque qui fait que, dans la structure, le sujet se met à désirer. L'angoisse n'est pas la perte d'objet, ce n'est pas le manque, c'est plutôt la présence massive de l'objet. (...) À la place du manque, dans l'angoisse, l'objet vient s'immiscer[2] ».

Autrement dit, elle surgit quand le manque ne manque pas. Par ailleurs, Lacan attribue à l'angoisse un statut particulier parmi les affects, en faisant un affect d'exception. Vous n'êtes sans doute pas sans connaître le fameux aphorisme lacanien selon lequel l'angoisse se distingue des autres affects, en ce que, elle, « ne trompe pas ». Il trouve là sa justification : alors que ce qui est de l'ordre du symbolique porte pour ainsi dire structurellement en lui-même la possibilité de la tromperie, le signifiant revêtant toujours un caractère douteux, alors que ce qui relève du registre de l'imaginaire est toujours susceptible de basculer, l'angoisse comme signal du réel constitue quant à elle une certitude : celle de la proximité de l'objet *a*. Alors que l'objet de la peur peut être nommé, l'angoisse signe la « rencontre avec le réel, point où il n'y a plus ni signifiant ni image spéculaire qui viendraient faire écran à la rencontre avec la Chose[3] ».

Lors que tout un courant de la psychiatrie contemporaine considère l'angoisse comme un trouble (disorder) qui, comme tel, fait obstacle à l'accès au réel, l'angoisse revêt pour ceux qui s'orientent de la psychanalyse lacanienne un tout autre statut. Pour elle, l'angoisse n'est ni banalisée ni réduite à un trouble dont il s'agit de débarrasser le sujet, comme elle peut l'être par la médecine, fut-elle psychiatrique, mais appréhendée dans sa logique, sa topologie. Aussi, dans la première acception, il s'agira de viser sa réduction voire son éradication, en vue d'en soulager, d'en débarrasser le sujet, comme cherchent à l'opérer les réponses biologiques ou cognitivo-comportementales (il n'est qu'à penser pour s'en assurer à la généralisation des diagnostics desdits « troubles anxieux » et autres « stress », l'angoisse y est appréhendée dans l'ici et maintenant, inévitablement traitée par une solution médicale-menteuse sans que soit jamais interrogée sa valeur symptomatique). Dans la seconde, l'abord en sera différent du fait de la fonction qu'occupe l'angoisse dans l'économie psychique du sujet. Nul projet d'en guérir le sujet, de chercher à le « désangoisser ». L'éthique de la psychanalyse comme son efficace résident dans le fait de ramener l'angoisse du sujet à sa structure de parlêtre : considérée comme ce qui réside au cœur de l'humain, tout à la fois ce qu'il a de plus étrange *unheimlich* et de plus intime, située comme la jouissance « en deçà du désir ».

Si, cliniquement, nous pouvons effectuer le constat que l'angoisse affecte tout parlêtre quelle que soit sa structuration psychique, l'angoisse étant pour ainsi dire trans-structurale, l'on peut néanmoins interroger la question de savoir ce qui la spécifierait selon qu'il s'agisse de sujets névrosés ou psychotiques. Dans la psychose, se distingue-t-elle par des critères quantitatifs -son intensité, son caractère massif-, par des critères qualitatifs, par sa nature, au sens où il existerait une angoisse proprement psychotique, comme d'aucuns le suggèrent (l'on entend parler d'angoisse de morcellement, de liquéfaction...)? Lesquels critères permettraient d'opérer un diagnostic différentiel, la phénoménologie de l'angoisse permettant alors de nous orienter pour établir un diagnostic de structure ?

L'on pourrait alors faire valoir que les élaborations ci-avant - la présence de l'angoisse vient signer la proximité du sujet avec l'objet *a* - valant pour la névrose, sont à réinterroger dès lors que l'on considère la psychose, notamment à partir de la question de la non extraction de l'objet petit *a* chez le psychotique, lequel a son objet *a* « à disposition ».

En effet, dans la psychose, l'objet *a* ne revêt pas un statut identique à celui qu'il revêt dans la névrose. Dans la névrose, lors du procès de la subjectivation, un reste *insymbolisable* demeure, laissant une béance centrale, un vide vital, dont Lacan fait le moment initial, l'origine, de tout mouvement dialectique. Vide structurel, qui ne peut être comblé, manque sur le registre de l'être qui constitue aussi bien un ressort des plus essentiels de la cure qu'un des ressorts de la relation que le sujet entretient au monde.

C'est à partir du manque, de cette place béante, offerte à ce qu'un objet de substitution puisse venir trouver à s'y loger du fait de cette vacance, que s'origine le désir. Il naît de l'insatisfaction causée par la perte de l'objet premier, de la tentative de répéter la satisfaction qu'il procurait par la recherche d'un objet susceptible d'y parvenir.

Cet objet substitutif étant, de structure, inadéquat, du fait de l'écart existant entre l'objet perdu et l'objet trouvé, toujours insatisfaisant, la quête est infinie, le désir est sans cesse relancé pour récupérer une satisfaction identique à la satisfaction première. Ce manque structurel en l'homme constitue le vide central à partir duquel s'initie le mouvement dialectique du désir qui l'animera dans cette course sans fin tout au long de son existence, y imprimant une marque singulière. De devenir désirant, le sujet se trouve protégé de la jouissance mortifère qui l'habitait jusque-là.

Dans la névrose, l'extraction de l'objet a permet la mise en place du fantasme (primordial à distinguer des fantasmes, au sens de fantaisies présentes chez tout un chacun) : en effet, la construction du fantasme s'origine du manque qu'il est destiné à voiler. Le fantasme permet alors au sujet d'entretenir un rapport pour ainsi dire supportable à l'objet perdu, lui permettant d'entretenir un lien avec lui tout en s'en tenant à distance, tout en se protégeant d'une trop grande proximité à son égard. Ce dont l'écriture du fantasme par Lacan rend compte : il le formalise par une formule au sein de laquelle un poinçon (< >) situé entre le sujet, divisé qu'il est par le langage, et l'objet a , poinçon qui tout à la fois maintient le lien qui les unit, les joint et les tient séparés l'un de l'autre. Ainsi, le fantasme primordial, construction singulière pour chacun, protège-t-il le sujet névrosé de l'angoisse par sa fonction de voile sur le réel. Celle-ci peut, dans la névrose, être provoquée par le surgissement d'un tenant lieu de l'objet perdu, lequel vient faire effraction, entraînant une trop grande proximité avec le réel.

En revanche, dans la psychose, le procès de subjectivation ne donne pas lieu à une perte. Sans constitution de cette perte, le sujet n'advient pas comme manquant (pas plus que ne peut advenir la nécessité de symbolisation de la perte pour la supporter). L'objet, loin d'être perdu demeure accolé au sujet, n'est pas extrait, si bien que le psychotique n'en est pas séparé, il s'en trouve encombré - ce qui peut faire dire qu'il « l'a dans la poche ». Aussi, est-il confronté à un éprouvé de jouissance qui peut s'avérer intolérable. En effet, souffrant de manque de ce manque, il ne peut en conséquence élaborer de fantasme primordial qui lui permettrait de tamponner son rapport au réel. Avec ce défaut de fantasme primordial, il n'entretient pas un rapport médiatisé - tamponné par le poinçon pour reprendre la formule lacanienne du fantasme - mais un rapport direct avec l'objet a , et se trouve de ce fait livré sans défense à une jouissance débridée.

Cet échec de la construction du fantasme primordial chez le psychotique ne manque pas de produire des effets en particulier dans son rapport à la réalité, dans la mesure où le fantasme constitue pour ainsi dire le prisme à travers lequel la réalité est appréhendée par le sujet. Ce faisant, la construction du fantasme primordial donne au sujet névrosé la capacité à supporter le réel du fait de la fonction de voilement qu'il opère sur le réel. Faute de fantasme primordial, le sujet qui s'inscrit sur la registre de la psychose se voit quant à lui démuné pour ce faire, et, confronté au réel brut, sans voile, entretenant un rapport direct, non médiatisé, avec l'objet a , il se retrouve sans défense contre l'immixtion du réel et se montre en conséquence plus perméable à l'angoisse. L'absence de fantasme venant opérer comme voile sur le réel le laisse sans défense face à la confrontation à une réalité perçue comme pourvue d'un caractère d'étrangeté, quand ce n'est menaçante.

Aussi, si la symptomatologie observée dans la psychose, qu'il s'agisse des hallucinations ou du délire, peut provoquer l'angoisse des sujets, ils n'en constituent pas moins des tentatives de solutions subjectives pour faire face à l'envahissement d'un réel angoissant. Ce qui faisait dire à Freud que la production délirante constitue la création par le sujet d'une nouvelle réalité pour répondre à l'angoisse. Cette création est donc à entendre comme modalité de lutte et de défense contre l'angoisse et, donc à respecter comme telle.

Si l'angoisse est transtructurale en ceci que tout parlêtre peut en être affecté quelle que soit sa structuration psychique, ce n'est qu'à dépasser la phénoménologie et à appréhender sa structure que l'on peut repérer en quoi elle diffère selon que le sujet s'inscrit sur le registre de la névrose, de la psychose ou de la perversion. Pour Lacan, la différence réside non en une question d'intensité – l'angoisse se montrant plus forte ou plus massive –, pas plus qu'en une différence de nature – il n'y a pas d'« angoisse psychotique » à proprement parler, mais une angoisse vécue par le sujet psychotique. La différence est à situer dans le rapport que le sujet entretient avec l'angoisse du fait de sa structuration psychique.

Les élaborations lacaniennes dans le séminaire *L'angoisse* nous avaient conduit à en appréhender la structure dans la névrose, en lien avec le manque causé par la perte d'objet, - en tant donc qu'angoisse de castration.

Dans la psychose, c'est le manque qui fait défaut du fait que l'opération de subjectivation n'aie pas produit une perte d'objet. L'on peut donc parler de « manque de manque » dans cette structure. Ce manque de manque entraîne l'impossibilité de construction du fantasme primordial qui s'en origine, confrontant le sujet à un rapport direct avec l'objet, le laissant sans point d'appui, sans recours, pour faire face à l'intrusion du réel et au surgissement de l'angoisse qui en découle.

Ainsi, dans la névrose, les conditions de surgissement de l'angoisse se repèrent dans un moment où le fantasme vacille et ne remplit plus sa fonction de maintien à distance de l'objet. Alors que dans la psychose, l'angoisse s'origine du défaut du manque et de construction du fantasme qui en découle, laissant le sujet en proie à un rapport direct au réel et à la jouissance. De cette distinction se déduit pour le clinicien une spécificité dans la finalité du travail avec des sujets inscrits sur le registre de la psychose : elle réside en la nécessité de soutenir chez le sujet, au cas par cas, l'élaboration d'une modalité de défense contre l'immixtion du réel, une construction qui lui soit singulière et lui permette d'être mieux armé pour se protéger face à l'intrusion de l'angoisse. En ce sens, soutenir cette construction constitue une certaine modalité de traitement, en ce qu'elle permet de pacifier l'angoisse qui sans cela les envahirait, pacification qui en passe par la nécessité d'une tentative de nomination, d'aider à nommer l'innommable.

[1] Z. Machado, *De l'angoisse au désir de l'analyste, L'en-je lacanien*, vol. no 1, no. 1, 2003, pp. 111-117

[2] Z. Machado, *ibid.*

[3] Z. Machado, *ibid.*

Bibliographie

Brémaud N., *De l'angoisse dans les psychoses*, Cliniques méditerranéennes, 2013/2 (n°88), pp. 185-202

Guyonnet D., *Existe-t-il une spécificité de l'angoisse dans la psychose ? 7eme Journée Atelier Histoire des concepts – L'abréaction des affects*

Lacan J., *Le séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004

Miller J.-A., *Introduction à la lecture du Séminaire de L'angoisse de Jacques Lacan*, La Cause freudienne 2004/3 (n°58), pp. 60-100 et 2005/1 (n°59), pp. 65-103

[

JACQUELINE BELDA: L'OBJET a , CAUSE D'ANGOISSE?

Journée L'angoisse, Comment la faire parler ? Millau 2 mars 2024

Dans le Séminaire X *L'Angoisse*, j'ai fait le choix d'essayer d'attraper quelque chose de la notion inventée par Jacques Lacan : l'objet a . Très rapidement il m'est apparu que Lacan avait travaillé l'objet a tout au long de son enseignement selon différentes facettes, aussi je vais m'en tenir à l'origine du concept et à ce que j'ai pu comprendre dans ce Séminaire concernant son origine et sa fonction.

Lacan consacrera une année de son enseignement à élaborer une articulation du concept d'angoisse, dans sa structure et ses éléments signifiants. Dans le Séminaire *L'Angoisse* Lacan va démontrer l'origine et la fonction de l'objet a , la notion de reste dans l'opération de division liée à l'entrée dans le langage qui fait advenir le sujet, tout en le constituant comme manque à être. Lacan dira que c'est à partir de l'objet transitionnel de Donald Woods Winnicott, qu'il a formulé l'objet a .

Cet objet dont on peut dire que Winnicott en est l'inventeur et qu'il nomme *objet transitionnel*, est le résultat d'une rencontre entre un pédiatre sensible et intuitif, et la seconde guerre mondiale. On voyait à l'époque apparaître un objet de plus dans la théorie analytique. Il y avait déjà l'objet de la pulsion de Freud, l'objet interne de Mélanie Klein, l'objet d'amour : la mère.

Winnicott oriente ses recherches vers le couple mère-enfant en raison de la dépendance complète du nouveau-né au début de la vie. Il constate que le jeune enfant s'attache à un objet particulier, une peluche, un tissu, objet de substitution maternel, cet objet devient indispensable à certains moments, comme l'endormissement, les changements de lieux, les séparations. Il définit cet objet comme étant du « moi-non-moi », que l'on pourrait traduire par « la première non-moi possession ». L'objet n'est donc pas l'enfant, il n'est pas sa mère non plus. Il recouvre cet espace en creux qui doit advenir, il est la commémoration d'un manque et ce qui donne sens au manque. Il vient remplir une fonction essentielle de défense contre l'angoisse de perdre l'objet, c'est à dire l'objet maternel.

Cet objet est un élément tiers entre la mère et l'enfant, que Lacan a d'abord identifié à la bobine du *Fort-Da* de Freud. En 1920 dans *Au delà du principe de plaisir*, Freud décrit le jeu de son petit-fils Ernst, l'enfant de 18 mois qui muni d'une bobine attachée par une ficelle joue à la faire tomber hors de son lit et à la ramener à lui. En même temps il accompagne les allers retours de celle-ci par des « ooo » interprété par « fort » (loin) et « Da » (voilà) évoquant la disparition et le retour de l'objet maternel. La bobine est une métaphore de la mère pour Freud, un élément de perte, de manque que crée l'enfant par la disparition et la réapparition de la bobine qui se substitue au départ et au retour de la mère. L'enfant développe ainsi un jeu à partir duquel il se construit, en inventant un processus pour inverser une position de détresse passive en un acte créateur où il est actif et maître de l'absence de sa mère.

Mais pour Lacan ce jeu présence-absence, l'enfant se complaît à le renouveler, car la possibilité de l'absence, c'est çà la sécurité de la présence. « *Le moment où le sujet s'interroge par rapport à l'Autre en tant que présent ou absent, c'est le temps où il entre dans le symbolique* » [1] dira J. Lacan dans le Séminaire *Le désir et son interprétation*. « *Cette bobine, c'est ce petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu. A cet objet, nous donnerons ultérieurement le nom d'algèbre lacanienne « a »...* ». [2]

En 1966, au début de son Séminaire XIV, *La logique du fantasme*, Lacan affirme qu'il a inventé l'objet a avec l'initiale du petit autre, cet objet est dans le registre imaginaire, c'est son apport fondamental à la théorie analytique.

L'objet a dit Lacan est partout dans la psychanalyse, cependant personne ne sait le voir, et faute de voir cet objet, Lacan va l'écrire, en lui donnant une écriture algébrique et topologique. L'objet a n'a pas de représentation, mais il opère dans le réel, c'est l'angoisse du sujet qui fait signe de sa présence à travers les formes empruntées au corps, orale, anale, scopique, invocante.

L'objet a n'est pas un objet du monde, il ne peut être représenté comme tel. C'est l'objet précieux qui est la condition absolue de l'existence du sujet en tant que sujet désirant. Sa fonction est de supporter le manque-à- être qui définit le sujet du désir.

Ce manque-à- être tient à la fonction du phallus qui n'est pas de l'ordre des objets. Signe lui-même d'une absence, il désigne de façon primordiale le manque-à-être.

L'objet a dans la théorie de Lacan est à l'origine de la constitution du sujet comme ce qui manque, comme une perte de jouissance due à l'avènement du sujet en tant que sujet parlant. En accédant au langage le sujet va être tout entier dominé et constitué par le symbolique. Le langage, l'ordre symbolique, constitue le sujet, il le transcrit par une trame de signifiants depuis la naissance.

Lacan propose une image des débuts de la vie en la comparant au mythe de l'androgynie décrit par Aristophane dans le banquet de Platon. Comme l'androgynie se partage en deux êtres sexués sur l'ordre de Zeus, l'enfant nouveau-né, dès la section du cordon ombilical, est séparé du placenta, et des membranes internes de la mère, il se trouve séparé d'une partie de lui-même. *« A la naissance, la coupure n'est pas conditionnée par l'agression portée sur le corps maternel, la coupure se fait entre ce qui va devenir l'individu jeté dans le monde extérieur et ses enveloppes, qui sont des parties de lui-même, en tant qu'elles sont des éléments de l'œuf produit dans le développement ovulaire. La séparation se fait à l'intérieur de l'unité qui est celle de l'œuf ».*[3]

Dans la théorie du développement de Freud, la sexualité s'étale sur toute la vie, elle vise l'obtention d'une satisfaction. Pendant l'enfance la sexualité est autoérotique, définie par des stades caractérisés par une organisation plus ou moins marquée de la libido sous le primat d'une zone érogène. La libido étant la manifestation psychique de la pulsion sexuelle. Le danger de la perte d'objet (perte d'amour) s'accorde au manque d'indépendance des premières années d'enfance : le danger de castration à la phase phallique (cette phase est dite phallique car les objets partiels sont désinvestis au profit du phallus dans les deux sexes), enfin l'angoisse devant le surmoi à la période de latence.

A chaque âge du développement est attribuée une angoisse déterminée. Au premier âge le nourrisson est dans un état d'impuissance à s'aider lui-même, il est « sujet du besoin ». Il ressent des tensions internes qu'il exprime par des cris que la mère interprète et auxquels elle viendra apporter une réponse. La mère interprète les cris, leur donne un sens, et inscrit ainsi le bébé dans l'ordre symbolique l'assujettissant à ses propres signifiants. Dès lors la demande du bébé ne sera plus uniquement de l'ordre du besoin, mais aussi présence de la mère et demande d'amour, Lacan dira que toute demande est demande d'amour.

L'enfant assujetti au monde des signifiants de l'Autre est désormais obligé d'en passer par la demande *« ce qui de la satisfaction du besoin ne comble pas la demande : entre l'énonciation de la demande, et l'énoncé qui en résulte quelque chose a chû... il y a un manque »* [4].

Dans le Séminaire *L'Angoisse*, Lacan reprend son étude du *Stade du miroir* et montre que l'objet a est un résidu qui n'entre pas dans le registre spéculaire, il est ce qui cause le manque. Le stade du miroir, est l'événement par lequel l'enfant âgé de 6 à 18 mois fait l'expérience de son image dans le miroir. Il la reconnaît comme forme globale de son propre corps, dont il n'a eu jusque là qu'une appréhension partielle limitée aux sensations localisées et aux soins reçus. Cette reconnaissance est jubilatoire, il cherche à valider l'expérience en tournant son regard vers l'adulte qui assiste à la scène et à solliciter son assentiment. Confirmant que c'est bien de « lui » qu'il s'agit dans le miroir.

Pour Lacan le stade du miroir, correspond à un moment logique où se structure l'image du moi dans une dialectique spatiale et temporelle. Il s'agit de la rencontre de l'enfant encore immature au plan moteur avec son image comme totale dans le miroir *« Il y suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image. »*[5]

Au stade du miroir l'objet a , n'est ni imaginaire car absent de l'image du miroir, ni symbolique puisqu'il n'est pas réductible à un signifiant, il est le reste de l'opération même de symbolisation, le reste de l'opération de la division du sujet. Cette opération arithmétique de la division où le sujet fait cette première opération interrogative pour opérer la subjectivation. Car le sujet a à se constituer au lieu de l'Autre sous le « *signifiant primaire* », et avec le trésor des signifiants qui l'attend et qui est constitué dans l'Autre.

Dans A (Grand Autre) combien de fois S (sujet mythique avant l'entrée dans le langage) A/S, la réponse est le \bar{A} grand A/barré. La différence entre ce \bar{A} grand A/barré qui est la réponse et le A donné il y a un reste, l'irréductible du sujet, ce petit a , est ce qui reste d'irréductible du sujet au lieu de l'Autre.

L'objet a , est aussi objet de la mère lorsque la mère première est délogée de sa place initiale par l'articulation de la demande et de l'inadéquation de la réponse.

Mais très vite cet objet n'est plus pour Lacan celui de la mère, il fera passer la coupure entre le sein et le corps de celle-ci et entre cet objet et la mère, l'enfant perd toujours quelque chose de lui, car la coupure ne passe pas pour la mère et pour l'enfant au même endroit. Dès la naissance la coupure pour l'enfant se fait au niveau du cordon et de la perte des membranes embryonnaires, qui sont des parties détachables de lui qui entraîne l'angoisse de la naissance. Pour la mère la coupure se fait au niveau de la chute du placenta qu'on appelle des « caduques », et la caducité de cet objet a est ce qui fait sa fonction.

Ainsi l'objet a , n'est pas un objet empirique, mais c'est un objet qui s'incarne dans les objets partiels qu'il n'est pas, c'est un objet qui comble quelque chose. Il ménage un accès au Réel tout en lui faisant écran. Lors d'un débat avec Serge Leclair présentant l'objet a comme un objet perdu, irrécupérable, Lacan conclut la discussion par : « *L'objet a est une construction. Qu'on nous la présente comme un objet, et un objet perdu, je n'y vois pas d'obstacle, c'est une prise de vue, incontestablement, ce que ça suggère, c'est : un de perdu, dix de retrouvés ça ne veut pas dire que l'objet a en soi-même soit récupérable, mais je dirai que la perte primitive n'a pas de privilège par rapport à ces dix retrouvés. Accentuer le côté objet perdu n'a évidemment de sens que dans la fonction de l'angoisse. Mais enfin, ce n'est pas sa fonction propre d'être un objet perdu ; c'est bien au contraire un objet qui comble quelque chose. Et ce qu'il comble, je dois dire, à suivre ce que j'énonce, ça n'est pas l'angoisse en elle-même*». [6]

1 M. Rockwell, *De l'objet à la chose, du sujet en jeu dans le fantasme au Réel traumatique*, in *Analyse Freudienne Presse* 2005/2 (n°12), Érès, p.183

2 J.Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.33

3 J.Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p.269

4 J.Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, Les Écrits*, Paris, Seuil, p.16

5 J.Lacan, *Le stade du miroir Les Écrits*, op.cit., 94

6 S.Leclair, *L'objet dans la cure*, Congrès d'Aix-en-Provence (20-23 mai 1971), Intervention de J. Lacan p. 445-450